

le rétablissement de Pie IX par la France, Mamiani, qui avait été membre de l'Assemblée Constituante, quitta Rome et se retira en Piémont. Là, grâce à son dévouement pour la politique de Cavour, il a vu les honneurs et les dignités affluer autour de sa personne après avoir été membre du parlement et professeur de philosophie à l'Université de Turin, il fut successivement ministre de l'instruction publique et ambassadeur en Grèce ; aujourd'hui, il drapait sa vieillesse dans la robe fourrée d'or monacal du royaume de l'Italie une et indivisible.

Sa vie présente des aspects variés ; son génie aussi : il a été un poète, un homme d'état, un écrivain et un philosophe. Ici, c'est en cette dernière qualité que nous l'étudions, et, nous regrettons de le dire, de même qu'en politique, en philosophie, nous trouvons Mamiani révolutionnaire constant sous les divers systèmes qu'il embrasse et répudie tour à tour.

Le dix-neuvième siècle est par excellence le siècle des restaurants, et partant le siècle des restaurateurs ; est-il vraiment celui des restaurations ? Nous ne le saurions affirmer, malgré le grand nombre de livres publiés sous ce titre et qui ont pour objet de restaurer toute chose, depuis la santé compromise jusqu'à la raison et la science dangereusement malades. Il n'y a donc rien qui doive nous surprendre en ce que Mamiani ait choisi pour sujet de son premier livre *La restauration de la philosophie italienne* : même nous dirons que la publication d'un livre sur ce point était opportune et utile, car la philosophie se débattait alors dans les bas-fonds du sensualisme, et la société entière croupissant dans cette boue, ne regardait plus les étoiles trop hautes et trop belles pour ses yeux affaiblis :

Non guardi le stelle,
Son tropp' alte per vi, è troppo belle.

Mais, ce que nous critiquerons, c'est la réforme qu'il ne craignit pas de proposer dans ce livre. Au lieu d'essayer de ramener l'Italie à sa véritable philosophie nationale, je veux dire à la philosophie d'Aristote, telle que les scolastiques et saint Thomas surtout nous l'ont donnée, il fit tous ses efforts pour la lancer sur la route malheureuse ouverte par un Campanello, un Telesio, un Giordani Bruno. Il oublia complètement que l'Italie avait eu une philosophie brillante avant la révolte de Luther, et qu'elle dut à cette philosophie tout aussi bien sa prospérité matérielle que la préservation de sa foi. Mais comment Mamiani eût-il pu jeter des regards autres que des regards de mépris sur ce Moyen âge dont il devait comme sectaire blasphémer la religion divine ?

Son livre donc manqua son but ; il ne servit en réalité qu'à rappeler les doctrines de l'école dite empirique et à les opposer à celles de l'idéalisme défendues par Rosmini. "Alors, nous dit Ferri, il y eut entre les deux philosophes une polémique violente qui donna lieu à la publication de deux ouvrages dans lesquels les esprits les plus pénétrants de l'école réactionnaire ne tardèrent pas à découvrir la source des plus sérieuses erreurs." Nous prouverons que c'est bien le cas pour Rosmini ; il n'est pas difficile de voir que la philosophie expérimentale prônée par Mamiani était une philosophie désastreuse.

Pour lui, en effet, si les philosophes sont souvent en désaccord, cela ne vient pas, comme on le croit vulgairement, de la difficulté réelle que présentent certaines questions, mais seulement de la fausseté des méthodes. Tout est dans la méthode à ses yeux, comme l'avaient dit avant lui Descartes, Dugald-Stewart et Cousin. Et cette méthode salubre, quelle est-elle ? Bien juger et bien affirmer de soi-même et des objets extérieurs. C'est ce que l'homme fait au moyen d'une double intuition, l'une immédiate, par laquelle il connaît ses propres idées, et l'autre médiate par laquelle il connaît les choses extérieures ; s'il croit à cette double intuition et s'il est persuadé que les choses sont ce qu'elles lui paraissent être, ce n'est qu'en vertu de la foi *instinctive* qu'il a au sens intime. Quand ensuite Mamiani en vient à l'application de cette méthode purement empirique, quoique plus large que celle des matérialistes ordinaires, il se trouve en la compagnie des philosophes écossais, et il n'évite pas plus qu'eux l'écueil du sensualisme. Au reste, c'était bien là l'erreur qu'il croyait implanter grâce au manteau de mysticisme dont il voilait ses idées perverses et au ton cauteleux et réservé avec lequel il les présentait : il savait bien que jamais poison n'agit plus efficacement que lorsqu'il est bu lentement et sans défiance !

Cependant, il se trompa ; il fut vaincu dans la lutte et il dut reconnaître lui-même s'être gravement trompé. Après une longue maladie, le philosophe de Pesaro passa armes et bagage dans le camp de l'idéalisme. Cependant, nous devons à la vérité de dire qu'il sut s'y garder des exagérations ou mieux des erreurs très graves de Gioberti et de Rosmini. Il ne reconnut ni un idéal purement possible, ni des idées innées, ni bien moins encore la vision de la pensée divine. Sous ce rapport, il se montra beaucoup plus pratique que ses deux maîtres. Mais ce mérite ne laisse pas d'être obscurci par un défaut, je dirais organique : celui de croire que la raison et la foi doivent être indépendantes l'une de l'autre et de céder à l'esprit *livre* un champ absolument libre. C'est là admettre le principe même du rationalisme, et avec

ce principe il devenait impossible de s'arrêter à l'idéalisme.

Mamiani développa ses nouvelles idées philosophiques dans trois livres : le *Discours sur l'ontologie*, les *Dialogues sur la science première*, et les *Confessions d'un métaphysicien*. Le premier contient en germe les deux autres, mais le second nous révèle toute la pensée de l'auteur sans aucune restriction.

Vers 1865, notre philosophe fit une dernière évolution et se professa ouvertement un défenseur de la libre pensée. Dans un livre qu'il publia alors sous le titre de *La religion de l'avenir*, il s'efforce de démolir le christianisme et se fait un apôtre du déisme. Pour lui, le miracle est impossible, le péché originel n'est qu'un rêve, l'incarnation et la rédemption que des fables ; la Providence elle-même est sacrifiée au destin des païens, et Dieu n'est pas à l'abri de ses blasphèmes. N'eût l'âge arrêté Mamiani sur la pente de ses erreurs, il en serait venu certainement au culte des facultés humaines : *Homo sibi Deus*.

Ce fut celui que la Révolution appelle le pontife de la philosophie italienne. Grand homme en effet, bien digne de dicter ses oracles infaillibles, celui qui ne sut pas se diriger lui-même ! Mais que dis-je ? n'est-ce pas assez qu'il ait blasphémé l'Église ? n'est-ce pas assez qu'il ait attaqué le pouvoir temporel des Papes ? n'est-ce pas assez qu'il ait voulu faire du christianisme une succursale de ce qu'on est convenu d'appeler la civilisation moderne ? Devant ces brillants exploits, ses changements fréquents de doctrines, son mépris pour la philosophie italienne, ses sophismes nombreux sont tout au plus des peccadilles ou, mieux, sont des mérites réels, car ils étaient nécessaires pour les besoins de la cause révolutionnaire.

S'il laisse un nom comme poète et littérateur, il est certain qu'il ne vivra pas comme philosophe après la génération qu'il a corrompue. Pour vivre, il faut ouvrir de nouveaux horizons à l'intelligence humaine, il faut lui montrer de nouvelles voies vers la vérité et le bien, il faut la lancer dans les champs infinis du vrai, et de cela, TERENCE Mamiani n'a rien fait : le génie lui manquait. Sa punition a été de voir de son vivant la décadence de la philosophie en Italie, punition rendue pour lui plus humiliante encore par le soin qu'a pris le Pape de tendre une main secourable à la raison naufragée et de la conduire au port de la vraie philosophie italienne et catholique, celle qu'enseigna le grand saint Thomas d'Aquin.

GIULIO.

LES PARLEMENTS

La question à l'ordre du jour parmi les députés est celle-ci : Quand nous en irons-nous ? Ces pauvres représentants du peuple sont sur les dents ! Depuis plus de six semaines, ils ne regagnent le logis qu'à des heures indues. Les longues séances, ne finissant qu'au point du jour, sont depuis longtemps à la mode. Il faut tout de même une rude santé pour résister à une pareille corvée ! Dire qu'il y a des députés, en fort petit nombre il est vrai, comme Sir John, qui y résistent depuis près de cinquante ans ! Le premier ministre, nous disait un de ses intimes, a cette faculté de dormir en tout temps, qui est le privilège de quelques hommes. Quelle que soit l'heure à laquelle il se met au lit, il s'endort immédiatement et pour huit ou neuf heures. Il y a des gens qui ne peuvent pas clore l'œil s'ils se couchent après minuit. Que ceux-là ne se risquent jamais au parlement.

La seule mesure qui excite aujourd'hui l'intérêt des députés est celle qui modifie les collèges électoraux d'Ontario. Le recensement de 1881 donne deux députés de plus à la province voisine, et le gouvernement a taillé les deux nouveaux comtés devenus nécessaires dans ceux qui existaient déjà, tout en modifiant considérablement une foule de divisions électorales.

On pense que le parlement sera prorogé samedi prochain, mais il n'y a rien de certain à ce sujet.

À Québec, c'est le projet de loi concernant la vente du chemin de fer de Québec à Montréal, qui est la grande attraction du moment. Le bill a subi toutes les épreuves ordinaires à l'Assemblée Législative, et les Conseillers sont à le discuter.

On attend avec impatience ou peut-être anxiété le budget qui nous fera connaître notre véritable position financière. Il reste beaucoup de travail à faire à Québec, et les députés sont menacés de passer le temps des semaines dans les murs de la capitale provinciale.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Les affaires d'Irlande se compliquent chaque jour davantage. Jeudi dernier, le télégraphe nous apprenait que le secrétaire d'état pour l'Irlande, M. Forster, s'était retiré du cabinet Gladstone, parce qu'il n'approuvait pas la décision à laquelle ses collègues étaient arrivés relativement à MM. Parnell, Dillon et autres chefs

irlandais. On sait que ces agitateurs avaient été emprisonnés l'an dernier et M. Gladstone, voulant essayer de la politique de conciliation, les a mis en liberté il y a quelques jours. Lord Cavendish fut nommé pour remplacer M. Forster, et vendredi dernier, il arrivait à Dublin. Samedi soir le télégraphe nous apprenait qu'il venait d'être poignardé ainsi que son secrétaire, M. Burke, pendant qu'ils se promenaient dans un des parcs de Dublin.

Ce double meurtre a produit une sensation immense et on s'expliquait d'autant moins le motif du meurtre que le nouveau secrétaire d'Irlande était censé représenter une politique d'apaisement. Pourquoi l'avoir assassiné lorsqu'on avait laissé échapper Forster, l'homme des mesures rigoureuses ? Ce double meurtre pourrait bien nuire à la cause de l'Irlande et provoquer les sévérités que Forster regardait comme le seul remède à l'état de choses actuel.

LA PAQUE RUSSE

La colonie russe de Paris s'est réunie, le dimanche 9 avril, à son église de la rue Daru, pour célébrer la Pâque, qui tombait, cette année, dans le rite grec, à la même époque que chez nous.

La cérémonie est vraiment curieuse, avec la pompe qui s'y déploie, les chants, d'un rythme si particulier, les ornements sacrés qui ne servent qu'à cette occasion. On sait, en effet, que l'archiprêtre revêt une sorte de surplis en soie brochée d'or sur lequel se trouvent appliquées des images saintes, recouvertes d'un verre et très richement encadrées.

Au moment de l'élévation, un immense rideau rouge tombe et isole l'officiant des assistants.

Le personnel de l'ambassade tout entier se trouvait, debout, aux premiers rangs, entourant le grand duc Constantin.

Les chœurs, d'une mélodie très étrange, sont du compositeur Nicolas Mazourine, un des descendants de cette famille de serfs des Tolstoï, devenue puissamment riche, tenait ses maîtres par son or.

En France, l'emploi de chœur d'église n'a assurément rien de bien enviable. Il n'en est pas de même dans la religion orthodoxe. Leur emploi leur donne droit à des prérogatives et à des immunités. Un chœur de l'église de Kazan ou de la cathédrale Saint-Isaac est tout à fait un personnage.

Les basses de l'église de Kazan sont célèbres ; elles arrivent à des degrés de profondeur incroyables. On dirait véritablement que les voix sortent du sol.

* *

—*Christos vosress !*

C'est par ces mots échangés qu'on célèbre la Pâque russe—et l'on s'embrasse.

Refuser d'embrasser quelqu'un ce jour-là serait considéré comme une grave insulte. Avouez qu'il est dommage que cette coutume ne soit pas introduite dans nos usages ! Pour quelques baisers qu'il faudrait avaler en faisant la grimace, il y aurait d'assez agréables revanches à prendre !

En France, le jour de Pâque, tout se passe à l'intérieur de l'église. Mais, en Russie, le pope, suivi de ses diacres qui chantent des cantiques, parcourent la ville en bénissant les gâteaux que présentent les passants. Ce gâteau, qui s'appelle le *paska*, est un étrange composé de blancs d'œufs, de farine, de gruau et... d'encens. Au sommet, on plante une fleur.

Dans toutes les familles de la colonie russe, on aura mangé cette nuit le *paska*.

* *

—*Christos vosress !*

Cela signifie aussi, non seulement que le Christ est ressuscité, mais que les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Adage d'une vérité si profonde qu'elle est universelle.

La Pâque russe est un prétexte à présents. Chez nous, on n'envoie guère qu'une jolie bagatelle, mais il n'en va pas de même en Russie. Témoin ce souvenir historique :

À la Pâque qui précéda l'année de sa mort, le czar Alexandre II, après les compliments et les vœux d'usage, remit à une princesse très connue le don qu'il lui destinait.

—Excusez-moi ! lui dit-il en souriant, ce n'est qu'un cadeau de ménage... un rien !

La princesse ouvrit l'écrin que lui présentait l'empereur et y trouva, en effet—un dé à coudre.

—Voyez donc, ajouta le czar, il me paraît d'un travail assez curieux...

La princesse le tourna entre ses doigts et vit que, contrairement aux dés ordinaires, il fallait le dévisser pour pouvoir le mettre.

Elle l'ouvrit... et un morceau de papier, plié d'une façon infiniment petite, s'échappa du dé...

C'était un chèque de *vingt millions* sur la banque d'Angleterre.

Il est aisé de croire que c'est de bon cœur que la princesse s'écria à son tour :

—*Christos vosress !*